N° 68 — 14e Année — LE NUMERO CINQ CENTIMES — (18 Ventôse, An 110) — Dimanche 9 Mars 1902

RÉDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 53

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 1f (r. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

République habitable

Un conseiller général nommé comme républicain par les républicains d'un des plus importants cantons du Nord, vient de refuser son adhésion à un comité de défense républicaine.

D'après cet optimiste candide, et probablement candidat, la République n'a pas besoin d'être défendue. Il s'agit simplement de la rendre *habitable*.

Mot charmant. Qui se figure la République idéale qu'il rêve, semblable aux appartements qu'occupaient ces bons pères Assomptionnistes, au siège du comité Justice-Egalité, rue François Ier, avec le grand confort moderne, eau, électricité, ascenseur à tous les étages.

Hélas ! non, notre République n'en est pas là. Les fondations sont bonnes et solides, et le gros œuvre n'est pas mal établi, mais les plans primitifs ont été trop abandonnés ; il y a beaucoup de vieux papiers et de meubles usés à faire disparaître, des aménagements nouveaux à créer, d'importantes annexes à construire pour abriter et protéger les humbles et les petits.

On y songe. Est-ce à ces projets des illustres architectes de 1789 que songe notre conseiller ?

Parce qu'on a éloigné quelques brouillons et quelques parasites qui s'étaient rendus insupportables et avec lesquels on ne pouvait plus vivre, voilà que la maison ne serait plus habitable ?

C'est bien le contraire, et nous ne pouvons nous associer à des regrets vraiment inattendus et à des espérances dont la réalisation ébranlerait l'édifice lui même et menacerait-la *paix* et la sécurité des habitants.

Nous avons vécu sous l'empire. Les gens d'un caractère un peu indépendant ne s'y plaisaient guère. Sous l'œil des commissaires de police, il fallait veiller de près sur ses paroles et sur ses attitudes.

Puis le césarisme nous a promis le couronnement de l'édifice et la fin de la mascarade a été la boue et le sang, l'invasion et la mutilation de la patrie.

Nous avons aussi connu l'ordre moral, le *seize-mai*, le bonapartisme et nous avons vu que beaucoup de gens travaillaient de leur mieux à rendre la République habitable pour tout le monde, sauf pour les républicains.

Mais ces temps néfastes sont passés et qui songe aujourd'hui, nous dit-on, à contester la République ?

Certes ! si on s'en rapportait aux belles déclarations que nous font la bouche en cœur de Jésus tous les cléricaux, tous les réactionnaires, tous les plébiscitaires, la République ne court que le danger d'être trop aimée, étouffée sous les embrassements.

Tant qu'il existera un parti fortement organisé qui veut faire de la religion un instrument de lucre et de domination, prêche la croisade contre les principes de la Révolution française, prétend que la nation est déshonorée, ruinée et trahie, suscite une guerre civile morale qui en préparerait une autre et la guerre étrangère pour sauver Rome et la France au nom du Sacré-Cœur, il conviendra d'être vigilants, de se réunir et de s'organiser, il ne sera pas hors de propos dans les comités de parler de défense républicaine et d'agir en conséquence.

Il ne faut pas l'exagérer, mais le péril existe. Il naît de la peur de ceux qui tremblent pour leur situation et pour se guérir de cette peur, ciament vers l'Eglise et vers la Dictature, dépensant volontiers les ressources de leur esprit et les réserves de leur coffre-fort.

Après ce violent assaut, on se repliera en bon ordre. Les forces de réaction et les puissances d'argent ne prévaudront pas contre la démocratie.

Quand les pluies auront lavé sur les murs les placards électoraux avec leurs promesses mensongères, leurs calomnies contre le gouvernement, leurs injures contre les républicains, lorsque le vent aura balayé les bulletins inutilisés, l'édifice républicain sera encore debout et deviendra un jour en plus habitable.

Maxime LECOMTE.
Sénateur du Nord.

Reproduction interdite.

LIRE PLUS LOIN :

La Conférence de Bruxelles devant la Chambre des Députés

La grève générale des mineurs ajournée.

Une femme brûlée vive à Liège.

Un enfant coupé en morceaux à Chalon-sur-Saône.

Tradition de sang !

Le passé nous reprend peu à peu. Revenons aux traditions, disent les réactionnaires et les nationalistes. S'il s'agissait de revenir aux bonnes traditions, celu ne serait rien, mais les traditions selon les réactionnaires consistent dans les crimes, les méfaits, les erreurs du passé. Conservons, entretenons précieusement les vieilles haines, les querelles du passé. Ne faisons pas un pas en avant. Le passé nous tient ; le présent ne nous appartient pas, et les espérances de l'avenir sont des mots vains et vides de sens. Nous sommes les forçats de la tradition. Tout rêve d'amélioration nous est interdit, tout espoir de la possibilité d'un état social mieux organisé, plus juste et plus humain nous est défendu. Ne changeons pas les formules, et avouons que l'idéal de justice et de fraternité réside dans la trajectoire d'un morceau de plomb.

Le crime organisé — qu'il ne faut pas confondre avec le droit sacré de la défense — voilà une tradition. La République mange le sang des ses enfants ; elle manque à la tradition. C'est son crime. Oyez plutôt un commis-boutonnière qui patauge lourdement dans le « Gaulois », journal réactionnaire :

« Je le dis *non sans tristesse*, c'est à cette époque que l'esprit des peuples jaunes l'épée que la République a dû jusqu'ici une partie de sa popularité. »

Soignez le peuple de temps en temps pour le gouverner plus facilement, voilà encore une tradition que nous devons conserver ; d'après le nationaliste Barrès, cela fait partie de l'idéal national.

Brûler les savants, écarteler les mécréants, les hérétiques, soumettre aux tortures les plus atroces les incrédules, voilà encore une vieille tradition que nous pourrions reprendre à l'égard des francs-maçons, des protestants, des juifs et des catholiques libéraux. Il y a *comme cela une foule de traditions de douceur et de bonté que le* passé nous a léguées : il faut y revenir.

Il y a aussi la tradition napoléonienne. Serait il vrai que les peuples ont la nostalgie de l'esclavage ?

Serait-il vrai que l'amour des foules est réservé aux sombres conquérants, aux ministres meurtriers.

Des littérateurs en prurit de sang recrépent pour la troisième fois la légende napoléonienne, et, à défaut du nerveu, trop petit, ils glorifient le titan sanguinaire, le Monstre glorieux qui a été grand, mais d'une grandeur sinistre, monstrueuse comme une ville incendiée par Néron. Aujourd'hui nous avons encore le cauchemar de son rêve sanglant. Nous avons une nouvelle tradition, lourd héritage de haine qui pèse sur nous de tout son poids.

Ce qu'on ne dit pas, c'est qu'en 1814, les mères lassées d'enfanter, entouraient Napoléon de l'appelant : Monstre, buveur de sang ! et que 50.000 réfractaires faisaient le coup de feu dans les bois contre les gendarmes.

Waterloo donne la main à Sedan, deux fins également tragiques. Une glorieuse, l'autre infamante, qui marquent une dynastie, une tradition d'une tache indélébile.

Il est possible qu'il ne s'agisse que d'un simple dilettantisme littéraire, mais que l'on se souvienne que c'est avec la redingote grise que l'on a fait passer le manteau de Napoléon et que c'est le soleil d'Austerlitz qui a répandu une ombre sinistre sur nos libertés.

Que les jeunes générations se méfient ; elles n'ont pas connu comme nous les heures sombres où la liberté était violée, où le sol de la Patrie était souillé par l'étranger.

Qu'elle ne se laissent pas griser par les déclarations, par une rhétorique menteuse si elles ne veulent pas connaître les mêmes douleurs, connaître les mêmes hontes, connaître les mêmes désastres. Il n'y a pas de guerre sainte, c'est celle que l'on subit pour défendre son foyer, la justice et le droit. Toute autre guerre est un massacre ignoble que la gloire — le mot encens pour le sang et la pourriture ne peut justifier.

Laissez les littérateurs en mal de réclame tresser des couronnes au passé sanglant et portez vos regards vers un avenir meilleur, où l'on tiendra compte surtout de cette chose sacrée : la vie.

MORÈS.

NOUVELLES A LA MAIN

Notre ami Robert de X... est sorti complètement ruiné de sa liaison avec une jeune personne [illegible] qui [illegible].

— Elle vous était chère dans les deux sens du mot, lui dit un de nos collaborateurs ; mais elle vous a vraiment aimé.

— Elle m'a aimé comme dans un bois, répondit mélancolique Robert.

Pages Littéraires

LA TEMPÊTE

PAR

TONY RÉVILLON

La tempête qui a battu cette semaine les côtes de la Manche a donné lieu à une scène de famille bien touchante.

La lieue de cette scène est un petit port normand qu'il est inutile de nommer.

Madame Baudoin est une riche propriétaire. Son père, un fermier du pays de Caux, lui a laissé en héritage une fortune que son mari n'aurait pas manqué de boire si la mort ne l'avait pris à temps. Veuve, avec son fils unique, madame Baudoin avait projeté de marier ce fils avec Lérilière et de voir ainsi grandir sa maison. Par malheur, Louis Baudoin devint amoureux de la fille d'un pauvre diable de pêcheur, qui n'avait pas même un bateau, et il résolut de l'épouser. La veuve refusa son consentement. Il tint bon. On eut tête là-bas. La bataille dura un an, au bout duquel : — « Maman, dit il un soir, à la mère, mais je ne serai jamais ta femme et tu n'auras pas un sou de moi, de mon vivant ! — A votre gré, dit Louis. Et le jeune fut lier.

Cinq ans s'écoulèrent. Trois petits enfants survinrent. Louis allait à la pêche avec son beau-père. Sa femme nourrissait ses enfants. Quant au père Lérilière il ne voyait rien. Mais l'amour faisait passer sur tout, et l'on ne se plaignait pas. On ne s'adressait pas non plus à madame Baudoin. Le dimanche, quand on la rencontrait à la sortie de la messe, on la saluait parce que c'était un devoir. Elle, alors, se redressait dans sa haute brune et pressait le pas sans répondre. Comme si un serpent l'eût piquée au talon. Ni visites, ni lettres, ni rapport d'aucune sorte. Rien que ce salut que faisaient les jeunes, et que la vieille ne rendait pas.

Mercredi dernier, la tempête fit rugir la mer et trembler les maisons sur la côte.

Madame Baudoin avait seule avec sa servante Annette, un de ces grands lits dont parlent les contes de fées qui semblent nés pour coiffer le bonnet de coton.

Annette joignit les mains et dit :

— Quel temps il fait, madame ! Il doit y avoir bien des gens inquiets !

— Quelles gens ? dit la veuve qui allait et venait suivant son habitude, écoutant à tout, sans avoir l'air de s'occuper de rien.

— Eh bien ! les parents de ceux qui sont en mer donc !

Madame Baudoin s'arrêta.

— Ah ! fit-elle sèchement.

Elle prit un travail de couture, et, comme le ciel était noir et le jour faible, elle alla s'asseoir dans une fenêtre.

Annette debout, le visage collé aux vitres, regardait dans la rue. Comme on lui avait recommandé le secret, elle ne parlait que par exclamations étouffées : « Tous les chemises de M. B grand vient de tomber ! ... Ceux le plus à barbe de M. Grochou qui danse !... Ah ! voilà le plancher de M. Gérard qui vient à bouler ! ... Mme Guichard aussi, et Denis Geoffroy et Madeleine Goirant !... Pardine ! on est curieux de savoir ce qui se passe chez soi ! »

— Bi verdé, grommelait la vieux.

Annette se décida à se taire, mais elle apla-tissait du plus en plus son nez contre la vitre.

— Ah ! non ! finit-elle par crier en tapant du pied je n'ai jamais vu pareil temps.

Madame Baudoin prit son ouvrage et se remit à marcher.

Annette se tint à grand sérieux dans l'orage, de temps en temps des cris, des grincements de fer, des bruits de voiets détachés qui battaient les murs.

L'Océan devait être terrible.

La veuve vint droit sur la servante.

— En bien ! puisque tu es curieuse, mets tes sabots, et fais comme les autres : va-t-en aux nouvelles !

Annette fut prête en une minute.

Comme elle allait passer la porte :

— Tu reviendras, dit madame Baudoin, pour me dire ce qui en est.

La vieille Normande reprit sa promenade.

Elle allait d'un bout de la chambre à l'autre, les bras croisés, les lèvres serrées, inspectant, suivant son habitude, chaque objet sur son passage.

Dix minutes s'écoulèrent.

Cette Annette ne revient pas !

Le vent avait redoublé, on n'entendait plus que lui.

Tout à coup, le regard de madame Baudoin devint fixe : il était tombé dans un coin de la chambre, sur un petit lit d'enfant.

— Celui-ci devra, se dit-elle, sonner jolies trouées de fusettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

Ses petits-enfants ! Ceux de Caux. Bien riche, être enterré, être de pierre, ces choses-là vous reviennent quand le vent gronde.

— Celui-ci devra, dit-elle, se marier, et qui s'était mariée tout de même.

Maintenant, c'était l'enfant qu'elle revoyait, avec ses cheveux de lin, ses bonnes joues trouées de fossettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

Ses petits-enfants ! Ceux de Caux. Bien riche, être enterré, être de pierre, ces choses-là vous reviennent quand le vent gronde.

— Celui-ci devra, dit-elle, se marier, et qui s'était mariée tout de même.

Maintenant, c'était l'enfant qu'elle revoyait, avec ses cheveux de lin, ses bonnes joues trouées de fossettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

On a beau être vieux de Caux. Etre riche, être enterré, être de pierre, ces choses-là vous reviennent quand le vent gronde.

— Celui-ci devra, dit-elle, se marier, et qui s'était mariée tout de même.

Maintenant, c'était l'enfant qu'elle revoyait, avec ses cheveux de lin, ses bonnes joues trouées de fossettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

Ses petits-enfants ! dit-elle.

Un de ceux qui étaient le connaître les autres de l'eau et lui répondait :

— Oui.

Elle continua son chemin. Alors, un des marins se détacha du groupe et courut après elle.

— Madame Baudoin ! madame Baudoin ! On allait vous dire comme cela ?

— Eh bien ?

Et elle montrait la mer.

L'homme s'arrêta par son manteau.

— A quoi cela vous servira-t-il ? Le temps n'est pas beau : retournez chez vous. Puisque nous sommes tous rentrés n'est-ce pas ?

— Tous ?

— Mais certainement.

— Jure-le.

Le marin se troubla.

— Dame ! finit-il, ceux qui n'ont pas abordé ici auront sans doute touché à Yport... ou à Fécamp, qui sait ?

Elle se dégagea et voulut répartir. Il l'arrêta encore.

Annette remontait la rue, le visage bouleversé !

— Non ! non ! cria t-elle, en voyant sa maîtresse. Non ! madame, n'y allez pas !

La vieille fut prise d'un grand tremblement. Ses lèvres bleuissaient livide. Ses yeux se fermaient. Elle s'appuya sur sa servante pour ne pas tomber.

— C'est ma faute ! ma faute ! répétait-elle, et ses dents craquaient pendant qu'elle disait cela.

On voulut la faire entrer dans une maison. Elle refusa.

— Annette, dit-elle, je veux les voir !

Par quel miracle cela se fit-il, mais elle retrouva ses forces. Les deux femmes s'acheminèrent vers la maison où demeurait Louis Baudoin.

Annette posa son pouce sur le loquet. Madame Baudoin entra.

L'intérieur était celui de toutes les maisons de pêcheurs.

Au pied d'un grand lit encadré de rideaux bleus, deux couchettes étaient séparées par un berceau. Une extrême propreté paraît l'ensemble des choses humbles et fort ordinaires aux ouvriers de la mer.

Le jeune femme se relevait à peine de la dernière couche. Elle se tenait assise, son plus jeune enfant sur ses genoux, les deux autres pendus à son bâbord tour, offerts. L'inquiétude avait accru sa pâleur. N'pouvant sortir, elle avait envoyé ses parents aux nouvelles, et elle attendait, respirant à peine et ne songeant pas à retenir ses larmes. En voyant entrer sa belle-mère, elle essaya de se lever en murmurant :

— Madame...

La vieille vint droit droit à elle et répondit :

— Ma fille...

Après quoi, elle prit les deux enfants dans ses bras, et se laissant aller sur le carreau, elle cacha à les embrasser en criant.

Ce fut une explosion de sang-glo.

— Les pauvres petits ! ... Est-ce que ?... vous n'avez pas ?... Mon Dieu !...

La grosse Annette se donnait des coups de poing.

Soudain, on entendit des cris dans la rue.

Dieu soit loué ! dit la veuve qui allait et venait suivant son habitude, écoutant à tout, sans avoir l'air de s'occuper de rien.

— Eh bien ! les parents de ceux qui sont en mer donc !

Madame Baudoin s'arrêta.

— Ah ! fit-elle sèchement.

Elle prit un travail de couture, et, comme le ciel était noir et le jour faible, elle alla s'asseoir dans une fenêtre.

Annette debout, le visage collé aux vitres, regardait dans la rue. Comme on lui avait recommandé le secret, elle ne parlait que par exclamations étouffées : « Tous la chemises de M. B grand vient de tomber ! ... Ceux le plus à barbe de M. Grochou qui danse !... Ah ! voilà le plancher de M. Gérard qui vient à bouler ! ... Mme Guichard aussi, et Denis Geoffroy et Madeleine Goirant !... Pardine ! on est curieux de savoir ce qui se passe chez soi ! »

— Bi verdé, grommelait la vieux.

Annette se décida à se taire, mais elle aplatissait du plus en plus son nez contre la vitre.

— Ah ! non ! finit-elle par crier en tapant du pied je n'ai jamais vu pareil temps.

Madame Baudoin prit son ouvrage et se remit à marcher.

L'Océan devait être terrible.

La veuve vint droit sur la servante.

— En bien ! puisque tu es curieuse, mets tes sabots, et fais comme les autres : va-t-en aux nouvelles !

Annette fut prête en une minute.

Comme elle allait passer la porte :

— Tu reviendras, dit madame Baudoin, pour me dire ce qui en est.

La vieille Normande reprit sa promenade.

Elle allait d'un bout de la chambre à l'autre, les bras croisés, les lèvres serrées, inspectant, suivant son habitude, chaque objet sur son passage.

Dix minutes s'écoulèrent.

Cette Annette ne revient pas !

Le vent avait redoublé, on n'entendait plus que lui.

Tout à coup, le regard de madame Baudoin devint fixe : il était tombé dans un coin de la chambre, sur un petit lit d'enfant.

— Celui-ci devra, dit-elle, sonner jolies trouées de fusettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

Ses petits-enfants ! Ceux de Caux. Bien riche, être enterré, être de pierre, ces choses-là vous reviennent quand le vent gronde.

— Celui-ci devra, dit-elle, se marier, et qui s'était mariée tout de même.

Maintenant, c'était l'enfant qu'elle revoyait, avec ses cheveux de lin, ses bonnes joues trouées de fossettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

Ses petits-enfants ! Ceux de Caux. Bien riche, être enterré, être de pierre, ces choses-là vous reviennent quand le vent gronde.

— Celui-ci devra, dit-elle, se marier, et qui s'était mariée tout de même.

Maintenant, c'était l'enfant qu'elle revoyait, avec ses cheveux de lin, ses bonnes joues trouées de fossettes et ses yeux bleus. Elle se rappelait ses premiers cris, ses éclats de rire, ses baisers à pleines mains et les projets qu'elle faisait sur ses petites personnes.

Ses petits-enfants ! dit-elle.

Un de ceux qui étaient le connaître les autres de l'eau et lui répondait :

— Oui.

Elle continua son chemin. Alors, un des marins se détacha du groupe et courut après elle.

— Madame Baudoin ! madame Baudoin ! On allait vous dire comme cela ?

— Eh bien ?

Et elle montrait la mer.

L'homme s'arrêta par son manteau.

— A quoi cela vous servira-t-il ? Le temps n'est pas beau : retournez chez vous. Puisque nous sommes tous rentrés n'est-ce pas ?

— Tous ?

— Mais certainement.

— Jure-le.

Le marin se troubla.

— Dame ! finit-il, ceux qui n'ont pas abordé ici auront sans doute touché à Yport... ou à Fécamp, qui sait ?

Choses de la Patrie

FIGURES D'HIER

PAR

Paul et Victor MARGUERITTE

Généraux d'Empire. — Triste psychologie. — Faiblesse et ignorance.

Une belle figure militaire s'en est allée l'autre mois, avec du Barail. L'ancienne armée, cette qui a été si inconsciemment formée au soleil d'Algérie, d'Italie et du Mexique, comme aux neiges de Crimée, chaque jour achève de se disperser et de mourir. Février fut dur. Un certain nombre de braves, de ceux-là qui *s'étaient, à la fin du second Empire*, endormis aux leurs lauriers et à qui 1870 sonna le terrible réveil, vinrent de disparaître : d'Exea, Deligny, Picard, Boissonnet, Jeaningros... Il semblait, après leurs longues années de retraite, tant ils étaient oubliés, et comme ensevelis au linceul de tant de jours pacifiques, qu'ils eussent depuis longtemps cessé d'être.

On se dit, étonné : « Il vivaient donc ! » Et l'on est moins surpris de ce rappel de la mort que de sa disparition à avoir laissé respirer si longtemps, dans quelque *coin pieux de famille* et de province, ces spectres d'eux-mêmes, ombres qui jadis avaient eu de grandes choses.

Si aucun de ces généraux ne marque au premier rang, tous, surent du moins exceller au second. Est-il de plus bel éloge ? Il convient de saluer en eux des Français vaillants et de très loyaux serviteurs. Ils ont enrichi de leur bravoure pas so inelle, cette gloire anonyme qui fait de notre armée, un des plus illustres du monde. Ils firent de leur mieux, ils furent d'éclatants divisionnaires. D'Exea seul eut cette bonne ou cette malchance, d'être appelé à tenir, à tenir à nouveau, de vant l'ennemi, un corps d'armée. On se souvient de ses hésitations, aux batailles de la Marne. Le grand-cordon de la Légion d'honneur, l'eu devait consoler, d'ailleurs, quelques jours après, Foch ayant compliqué un peu rouge pâle honorifique sur la poitrine des vivants, la pluie rouge idilée de la poitrine des morts. Mais chacun, heureusement pour soi, et pour le pays, ne subit pas toujours cette infortune. Il en est de plus souvent, une très grande fortune. Et plût au ciel qu'un Mac-Mahon, un Le Bœuf, un Frossard, un Bazaine, brillants comme tant d'autres, au second rang, n'eussent eu jamais à s'offrir en première !

La plupart des généraux de Napoléon III étaient, dans la main de leurs chefs, d'assez vigoureux tacticiens, et, livrés à eux mêmes, de bien médiocres stratèges. Contemplons un vers connu, c'est le fond qui leur manque le plus. A ce propo, c'est une étude de triste psychologie et de passionnant intérêt que la lecture des belles pages de Pi rre Lehautcourt sur le haut commandement, dans le second volume, paru hier, de son *Histoire de la Guerre de 1870*.

Loin de nous, bien entendu, l'idée de faire ici des personnalités et d'appliquer aux nobles noms militaires qui viennent de s'évanouir de l'Annuaire sans entrer dans l'histoire, des traits généraux qui caractérisent une classe pour toujours *détaute, souhaitons-le*. Ces témoignages, qui ne peuvent avoir été rapportés sans peine et qui prouve assez combien la critique est assez l'individu lu, des généraux !

« L'ambition avait troublé toutes les têtes ; on allait mendier son avancement comme le gueux mendie son obole. Le désintéressement avait disparu comme la dignité. Les appétits matériels de la société s'étaient répandus sur toutes les cores. » Qui parle ainsi ? Le général Ambert.

« Un certain nombre étaient plus préoccupés d'eux-mêmes, de leurs privations, de leur avenir que de leurs troupes ; ils craignaient de perdre ce qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir ; ils avaient la maladie que les Arabes définissent sous le nom : Avoir le ventre trop plein. » Qui parle ainsi ? Le général Lapasset.

Ecoutons encore, à travers le récit d'un autre officier, celui d'un général, et non des moins méritants, cette étrange réflexion, dont un des lieutenants de Bazaine accueillit la nouvelle de l'irrémédiable désastre : « Dans cette malheureuse armée de Metz, un général jeune, très bien en cour, avait amené, pour la composer la cuisine recherchée qu'il aimait, une cuisinière à cordon bleu brevetée du nom de Catherine. Le jour où il apprit les conditions de la douloureuse capitulation du 27 octobre, il s'écria : « Comment ! on nous laisse nos bagages, nos chevaux et nos gens ! Mais c'est magnifique ! Je pourrai donc emmener Catherine : voilà des conditions superbes ! ... »

Je pourrai donc emmener Catherine !

A ce défaut de caractère se joignait un manque prodigieux d'instruction. Zéro s'additionnait à zéro. Faites la somme. On répliquait à tout : « Bah ! on se débrouillera toujours ! » (Colonel de Ponchalon. *Souvenirs de guerre.*)

Madame, sœur du Régent, celle qu'on nous princesse palatine, grande chasseresse de loups, qui fut la seconde femme de Philippe, frère de Louis XIV (coupé désastreusement, il en fut, et dont un contemporain disait, à propos de ses goûts : « Elle aime tout, excepté la vertu. » Ce qui, à tout prendre, est encore mieux que d'aimer tout et à tout propos), — car la princesse avait beaucoup d'esprit : « Je n'ai jamais vu si sotte femme que Monsieur, ni si sot homme que Madame... » Madame, dans ses lettres, raconte cette historiette :

Un jour dans le cabinet de Richelieu, causait, avec le Cardinal rouge et l'Eminence grise, le prince Bernard de Saxe-Weimar, capitaine de reiters. Penché sur la table couverte de cartes, le père Joseph indiquait au prince la marche de la campagne prochaine. Son doigt marchait d'un point à l'autre. « Il faudra prendre telle-ville, et puis celle-ci, et puis cette-ci... »

Impatienté, Bernard de Saxe-Weimar l'interrompit :

— Monsieur Joseph, dit-il, on ne prend pas les villes avec le doigt.

Combien de généraux du second Empire eussent dû, sur bien d'une belle occasion, il suffisait que le maître levât le doigt. Amen ! on se débrouillerait ensuite.

Pour un Pélissier réclamant, que de soumis ! *A la force de fuseller* du côté de Vallerien, on borna-it la Pharisie. Le doigt qui promettait ou menaçait cachait la carte.

Et l'on eut beau être très brave.

Paul et Victor MARGUERITTE.

Nos Dépêches

Par fil télégraphique et téléphonique

La Chambre

Séances du 7 Mars

SEANCE DU MATIN

La séance est ouverte à 9 h. sous la présidence de M. Aymard.

La Loi de Finances

L'ordre du jour appelle la discussion des amendements se rattachant à la contribution personnelle mobilière.

M. Chauvin développe un amendement tendant à dégrever dans certaines conditions les locataires de la contribution mobilières qui étaient atteints par l'article 3 de la loi du 10 juillet 1901.

« Le vote de l'amendement de M. Le Hérissé a causé de nombreuses déceptions et des terreurs sérieuses, non seulement dans les départements agricoles, mais encore dans ces départements de grèves. Nous sommes obligés d'arrêter à regret les principes de nos combinaisons pour ne pas nous les sacrifier, lui.

Il est nécessaire de demander au fonds de concours aux économies pour dégrever aux départements frappés de trop lourdes charges. Tandis que les taxes mobilières de tous les contribuables ont été augmentées, les cotes foncières des grands propriétaires ont été diminuées.

Les contribuables se demandent quelle est cette singulière égalité devant (Applaudissements à l'extrême gauche).

M. Berteaux. — Cela donne bien raison aux amendements de l'opposition.

M. le président. — **M. Surrien** et plusieurs de ses collègues ont déposé un projet de résolution tendant à inviter le gouvernement à présenter, pour l'année prochaine, un projet de loi révisant la répartition de la contribution personnelle-mobilière.

Le ministre des finances. — Ce projet de résolution est inacceptable, des amendements par cela même qu'il vise la prochaine session. Il exprime, dans son ensemble, des vues justes que le Gouvernement accepte. (Très bien).

M. Poincaré. — Le projet de résolution n'empêche pas ses amendements de se produire, mais empêche l'appel sur la revenu.

M. Berteaux. — Le principe contre lequel protestation que M. Poincaré s'élevait a donné au projet de résolution (Si si).

M. Sarrien. — On ne peut pas nous accuser, M. Léon Bourg ou moi, d'avoir déposé ce projet de résolution, d'abandonner entièrement l'idée de l'impôt sur le revenu.

M. Poincaré. — Il y a intérêt à engager d'abord les économies aux amendements partiels sur des recettes certaines et à réserver ensuite la discussion du projet de résolution qui vise l'exercice 1903.

M. Gauthier de Clagny développe un amendement tendant à dégrever tous les contribuables qui ont été surchargés de plus de 5 0/0.

M. Sarrien dit-il, insiste en dehors du dégrèvement sur les commerçants des grandes villes qui ont taxés des loyers importants et des cotes personnelles très élevées.

Quant au système de M. Le Hérissé, tendant à dégrever la commune, il est inadmissible.

Le ministre des finances. — L'amendement de M. Le Hérissé ne peut conséquence de ménager cinquante-six départements et c'est pour cela qu'il a été rejeté. Le ministre avait prédit, du haut de la tribune, ce qui est arrivé.

Le Parlement n'a pas cru devoir suivre le conseil que le ministre lui donnait et n'a pas aujourd'hui à s'en féliciter.

Il est arrivé que ces conseils généraux qui ont adopté dans la limite du département le système que la Chambre avait adopté pour la répartition entre les départements, ont trouvé, dans ce département même, des inégalités choquantes.

Que faire ? Revenir à l'ancien système ? C'est impossible, car les 29 000 communes dégrevées protesteraient. Les plaintes viennent des départements dégrevés, mais dans lesquels le système a été mal fait.

M. le Ministre des Finances. — Le système de M. Sarrien est inapplicable : elle établirait des différences inadmissibles entre deux communes voisines.

M. Rouvier dit que [illegible] ce rapide exposé des départements et qu'il [illegible] il se fait dans tous les cas, dans l'état ac-

Contre Chamberlain

Depuis quelques jours des cartes postales illustrées circulent dans toute l'Allemagne, qui expriment d'une manière peu équivoque, l'antipathie que le ministre des Colonies anglais inspire aux Allemands.

M. Chamberlain, le monocle dans l'œil,

l'orchidée à la boutonnière, y est représenté, la cravate au cou, corde dont le diable d'une griffe vigoureuse tient l'extrémité.

La légende est ainsi conçue :

Vor Nord und Süd, für Ost und West,
Wird jeder Tag ein frisches Fest,
An dem — wenn bald geschehen sollt,
Den Chamberlain, der...

Les paroles omises à la fin de ce petit poème sont, comme l'indique fort clairement la rime : Teufel holt.

Transcrits en français, ces vers se lisent ainsi :

Pour le Nord et le Midi, pour l'Est et l'Ouest.
Ce jour-là sera un jour de joie.
Oh — ce qui devrait bien arriver au plus vite —
Chamberlain sera emporté... (par le diable).

En Angleterre, où quelques-unes de ces irrévérencieuses cartes sont parvenues, on se montre fort irrité de cette nouvelle « insolence allemande. »

On dit...

Il y a dix ans, le temps passé, que les confetti l'eau rempes dans les musées carnavalesques.

Ce fut à Paris, le jour de la Mi-Carême de 1893, que les petites roudelles multicolores obtinrent leur premier grand succès.

* * *

Le doyen des tambours.

C'est le tambour de Sevandre (Saône-et-Loire). Depuis près de 45 ans, Pierre Cotin [illegible] Cuisery les grands [illegible] le jour du tirage au sort, et le voilà dans sa quarante-neuvième année de service.

* * *

Le masque de Pascal. — M. Gesin vient de faire don à l'Institut, pour son musée de Chantilly, du masque de l'illustre auteur des *Provinciales*.